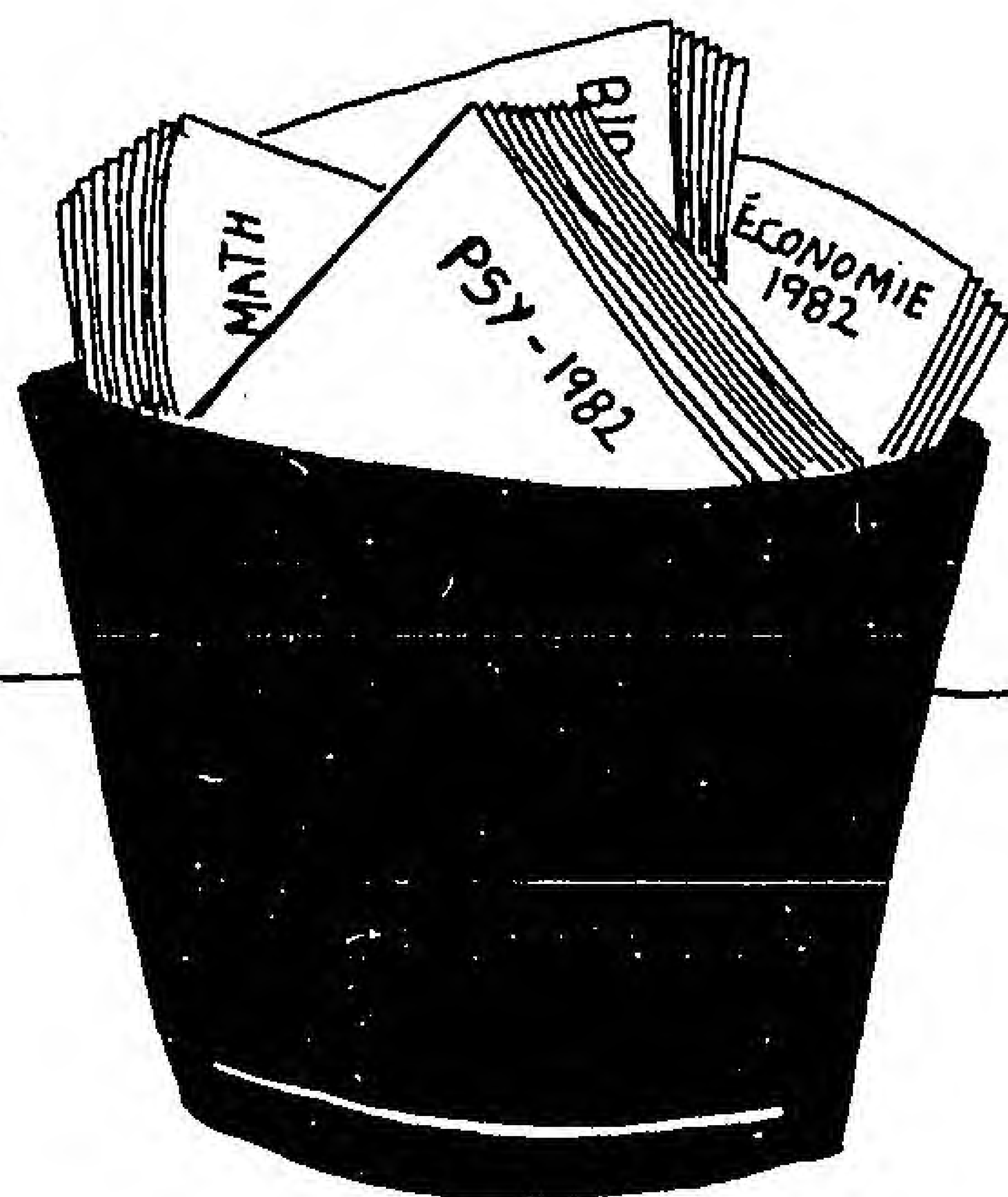
RÉACTION

Volume 10, numéro 4



SOMMAIRE...

*S'essaye p. 3
*Succès des conférences p. 4
*N'importe quoi p. 5
*FESFO p. 8
*L'orchidée... p.10
*Littérature 426 p.11
*Poésie un peu partout
*La dernière (revue) p.11

Le manifeste du parvenu (suite et fin)

Et d'un seul trait, Jet enchaîna de son style pariculier "Il pleuvait ce soir-là..."

C'était comme si toute sa vie avait un lien direct avec la grisaille des jours de pluie, comme si le cafard seul savait le faire s'ouvrir au monde. D'ailleurs, tout son journal n'était qu'une immense masse de nuages gris, prête à se vider de son trop-plein sur le monde d'en bas. Sans doute était-il né, et puis pourquoi pas conçu, un de ces jours de pluie. Il en était marqué. Mais à vrai dire, sa concupiscence était pour lui un tracas beaucoup plus fondamental que la température qu'il pouvait bien faire le jour de sa naissance.

Le hazard (ou peut-être son destin) voulut que Jet vit pour la première fois Ca belle Julie, justement un de ces soirs de pluie (il en était définitivement marqué). Rien là de bien chevaleresque, rien des histoires de princes et de princesses. Un bar, des verres, des gens qui boivent, d'autres qui dansent. Jet était de ceux qui buvaient, l'oeil ouvert. Et c'est bien là tout ce qu'il fit ce soir-là; boire et garder l'oeil ouvert, bien grand. Il l'avait vue; belle, élégante de grands yeux timides et un peu éfrayés. Son gros oeil d'athée n'avait plus comme cible qu'elle. Il n'y avait personne autour d'elle qu'il connaissait, ne fut-ce qu'assez pour saluer, et ainsi peut-être sournoisement s'introduire dans le monde de la belle.

Elle partit.

Mais qu'avait pu faire Jet. Il n'était pas lui, tombeur-né, et rien ce soir-là n'avait été propice à y aller de sa tactique habituelle; tactique moins risquée, subtile mais maintes fois elle s'était avérée efficace. Jet était de nature un être subtil. Il n'était pas du genre classique "bonsoir, il me semble t'avoir déjà rencontrée quelque part, etc." Il aimait compliquer les choses.

"L'important de la vie, avait-il écrit, n'est pas de savoir à quoi l'on joue. L'important est de jouer et d'en savourer les détails."

Et un de ces détails de la vie de Jet fut justement, histoire d'une soirée puis de quelques lignes dans un cahier, la belle Julie. Il ne la revit qu'une fois, à un feu rouge. Elle était dans une voiture, et lui, tout bêtement dans une autre. Mais à ce moment, elle n'était déjà que vieux souvenir sans réelle importance, espérance d'un soir déjà lointain. Elle n'avait vraiment existé que quelques heures, dans l'enfer enfumé d'un bar.

"Quelques fois, ma vie m'apparait n'être qu'un inqualifiable compromis, situé quelque part entre le rêve et la réalité."

Et la belle Julie n'aura été que deux images, deux mots dans un cahier, plus proches du rêve que de la réalité qui rend les jours de pluie parfois si difficiles à assumer.

Et pour Jet, c'était presque le déluge...

Fin

Pierre Lemelin

Succès des conférences sur la criminologie

La série de conférences sur la criminologie présentée en 1981-1982 par le Département de sociologie et d'anthropologie en collaboration avec l'Ecole de criminologie de l'Université de Montréal, grâce au Programme d'échanges Ontario-Québec, a remporté un grand succès.

La coordination des conférences a été assurée par François Ribordy, Professeur agrégé au Département de sociologie. Le Professeur Ribordy a obtenu son doctorat en criminologie à l'Université de Montréal et il a lui-même travaillé ou étudié avec les conférenciers invités. Des contacts personnels, alliés à des questions contemporaines et une subvention de $1,500 du Programme d'échanges Ontario-Québec, ont permis d'organiser la série de conférences sur la criminologie.

Les sujets traités portaient tous sur un aspect différent de la criminologie. La première conférence a été présentée par le Professeur Micheline Baril, spécialiste en victimologie reliée au viol et à d'autres crimes d'agression. Elle a donné sa conférence intitulée "Victims of Crime and Criminal Justice" devant une salle comble. Le deuxième conférencier était le Professeur Marc LeBlanc, Directeur du G.R.I.J. (Groupe de recherche en inadaptation juvénile). Le titre de sa conférence était "Research in Juvenile Delinquency". Selon le Professeur Ribordy, ce sujet était d'un grand intérêt pour la collectivité et en particulier les personnes qui ont des enfants.

La troisième conférence, intitulée "The Female Criminal", par le Professeur Marie-Andrée Bertrand, a dû être annulée. Le quatrième conférencier était le Professeur Jean-Paul Brodeur, spécialiste en criminalité policière et ancien commissaire à la Commission Keable sur la Police au Québec. Avant sa conférence, le Professeur Brodeur a été longuement interviewé par les médias. Il a participé à une interview-variétés aux postes de radio CJMX et CKSO, et a passé plus d'une heure et demie à l'émission "View Point" avec Dave Deloye. Au cours cette émission, les auditeurs pouvaient poser des questions au Professeur Brodeur concernant la criminalité policiére, la déviance et sur d'autres sujets connexes. Dans la soirée, il a présenté une conférence intitulée "Police Deviancy" devant plus de 80 personnes, non seulement de la Laurentienne mais également de la ville. Des représentants de la police et de l'organisation judiciaire étaient présents.

La dernière conférence, qui doit avoir lieu le 25 mars à 19 h, s'intitule "Young Offenders Act". Le conférencier invité sera le Professeur Jean Trépanier, Directeur de l'Ecole de criminologie de l'Université de Montréal, avocat, spécialiste en droit relatif à la délinquance juvénile, et autrefois investigateur au ministère du Solliciteur général du Canada.

Toutes les conférences publiques on été présentées en anglais. Les conférenciers acceptaient toutefois de s'adresser en anglais ou en français aux représentants des organismes et bureaux, membres du corps professoral et étudiants, durant la journée.

L'an prochain, le Professeur Ribordy a l'intention d'organiser une série de conférences dans un autre domaine. Le thème des conférences 1982-1983 sera "le développement de l'enfant".

Barnumbourg
ou pensées de Raymond Quatorze

"Que faites-vous là?" avais-je demandé poliment pour me donner une prestance... non une contenance plutôt. L'ombre s'était dressée sur ses jambes lourdement, lentement, péniblement en pastichant peu à peu une vapeur livide sous la lune élégiaque.

La tache sombre semblait vieille et veule dans la nuit, ses os avaient geint. Soudain une lame luisit dans ma main, comme si jeusse dégaîné une lumière froide. De tout son être perdu dans le noir, je ne pus voir que ses yeux en feu, allumés par je ne sais quelle émotion pléthorique. Il avait comme une blessure, une tragédie dans le regard, une lueur qui remuait un passé sombre.

J'entrevis ma réflexion dans ses yeux troubles souillés de veines rouges; mon désir de tuer miroitait dans ses sclérotiques ardentes. Je m'approchai, le bras haut, prêt à frapper. L'acier flambait au-dessus de nos têtes! Un vif éclat de lumière, une blancheur éblouissante affolèrent son âme: ses prunelles - ces ventouses riquiqui suceuses de consciences - se rétractèrent d'un coup. Il se jeta sontre une porte entrebaillée que je ne savais pas là. Son déplacement avait fait un grand bruit sourd, un frisson terrible me secoua les tempes. Avant qu'il n'eût le temps de la fermer derrière lui, j'avais planté mon pied dans l'embrasure. Il tourna la tête machinalement comme un tourniquet de cartes postales à la sortie d'un hôtel riche. Son haleine sentait le froid. Une moustache pulvérulente, coupée au centre par un point de ladre, accentuait son bec-de-lièvre. Son regard était vif, nerveux et gorgé de larmes. -"Pourquoi me fuyez-vous? Je ne vous veux aucun mal", avais-je dit en refermant la porte sur lui. J'attendis un brin. Elle se rouvrit.

. . .

Durant cette fraction d'existence, durant ce bref instant devant la porte close, j'ai voulu m'enlever la vie. Je n'avais pas frappé un grand coup, n'importe où dans l'ombre, dans l'homme, dans ce vieillant croulant. Le sang n'avait pas giclé sur mes doigts crispés, il n'avait pas brulé mes joues imberbes et creuses. Aucune victime n'avait râlé. Mes pensées s'assombrissèrent, la lame rutilait toujours dans ma main moite. Il faillait planter cette putain de lame dans la chair chaude même s'il n'y avait que moi, tas de pourriture, de merde humide. J'ai voulu, j'ai vraiment voulu n'ôter la vie. C'est le destin, c'est la providence, c'est l'appelez-cela-comme-vous-voulez qui ne l'a pas voulu...

Où es-tu bonne et belle serveuse?! celle qui fait du bien aux hommes avec son alcool modeste et ses seins arrogants. Je rêvais d'un amour parfait et me voilà dans ce bled pourri à jouer l'Ahriman comme un salopard. Merde de merde de putain de vie! Je n'ai rien demandé moi. On appelle le toubib, il vient, on te colle un nom, il te revient mais pas toujours, on te colle un sexe, il vient une fois sur trois, et démerde-toi mon pote! la vie t'attend. La vie! la vie! encore une invention du bon Dieu pour faire chier les honnêtes gens. Si on m'avait demandé de choisir entre Lui et le père Noël aux dernières élections, j'aurais voté pour le dernier. Parce que

Dieu, il y a le diable. Il y a moi. Si Dieu il y a. Et puis merde! je ne vote jamais: apolitique jusqu'au verre de montre, c'est bibi. Un point de barre.

Au Pensionnat, on nous vantait les mérites de la droite et les méfaits de la gauche. Un jour j'en ai eu plein le train de ce salissage de cerveau. Non pas que je fus de gauche ou de droite. Ho! que non. Les deux factions à la con, je les ai toujours tenues dans une main, au dessus de ma tête: une main armée au bout d'un bras qui se fait lourd. Ce jour-là le prof m'emmerdait plus que d'habitude. Il parlait politique. Je me suis levé et j'ai bâillé d'ennui. Aucune réaction. Il parlait toujours sans me voir, il gesticulait sans savoir qui j'étais. Il fallait l'interpeller grossièrement. J'ai hurlé de toutes mes forces: MORT AUX CONS!!! Il s'est tu au beau milieu d'une phrase de Raymond Aron. Les autres ont ri. Un filet de bave pendait au coin de sa bouche. La main qu'il avait levée pour appuyer sa phrase tremblotait à la hauteur du tableau vert. Elle était belle et blanche. Une colombre en plein vol, que j'ai prise en pleine gueule. -"Minus habens, m'a-t-il dit, pour votre punition vous vanterez, par écrit, les mérites de la droite et les méfaits de la gauche. Pour demain." J'ai obéi.

... Mon poing armé allait descendre, il descendit sur moi. Le con de surin glissa de ma main de porcin et toc! me transperça le pied gauche. Putain. Je n'étais bon qu'à tuer les autres.

. . .

--"Enlevez votre botte, laissez-moi vous aider." Le vieillard m'avait fait entrer chez lui. Il se dépensait avec dévouement, les gestes pleins de charité. Le couillon. Le sang sourdait de mon pied, de mon métatarse. Ca n'était pas grave. Selon le vieux, la blessure se cicatriserait rapidement avec un sparadrap propre.

J'en avais déjà porté un sparadrap, sur mon zizi. Ma grand-mère et moi étions allés à la plage. Elle avait laissé nos choses sur le sable blanc et nous avions pique-niqué un peu plus loin, à l'écart. C'était bon du fromage à l'ombre des grands arbres. Lorsque nous retournâmes sur la plage, nous vîmes nos choses fuir lentement vers le large. La putain de marée s'étaient glissée sous les costumes de bain et le peignoir de ma grand-mère. Un homme qui passait répondit à nos cris et nos rires: elle était belle mon aïeule. Il bomba le torse, plongea entre deux vagues et récupéra nos affaires. Elle le revit plusieurs fois par la suite. Il n'apportait jamais de cadeau. Je l'aimait bien. Parce qu'il amusait ma grand-mère. A chacune de ses visites, il demandait si j'avais encore mal. Je répondais toujours non, sur un ton ferme. Chaque fois je mentais. Mémé le savait. La petite lamproie, qui s'était glissée dans mon caleçon de bain, avait percé une grosse veine. Grand-mère avait tiré fort pour l'en dégager. Elle cherchait sa mère, m'avait-on dit. Pour me consoler. Les adultes disent parfois des bêtises lorsqu'un enfant pleure. "Il était une fois une petite lamproie qui avait perdu sa mère. Contre vents et marées, elle se réfugia dans le caleçon d'un petit baigneur..." Cette pute de lamproie avait trouvé un ersatz de maternelle dans ma culotte. C'aurait fait un beau conte pour enfant, une invention pareille.

J'étais bien dans mon logis. Les quatre murs étaient chargés de livres; le sol était jonché de feuillets jaunes sur lesquels courait une écriture noire, compacte, de machine à écrire. Une lampe à gaz brûlait près du plafond. Son

feu rendait la pièce accueillante, presque roborative. J'étais assis à une table ovale en bois massif qu'on avait couverte d'une nappe en papier vert olive. Une tasse de café y avait fait une grande bouche brune. Un cri anonyme et placide semblait en sortir.

Il était installé à l'autre bout de la table, devant une machine à écrire. Ses mains étaient étroites et longues. L'une d'elles, la gauche, reposait sur le clavier de la machine grise. L'autre s'étalait sur la nappe comme une étoile filante, le poignet mince et exsangue faisant croire à la queue d'une comète. Les mots ne me venaient plus. Un silence abrasif s'était fait dans ma tête.

-"Ces livres, les avez-vous tous lus?" avais-je demandé en montrant d'un geste, les quatre murs tapissés de volumes. Ses mains s'animèrent brusquemment: dans un seul mouvement, il chargea la machine d'un feuillet jaune. -"Non. Je les écris." Il fit voler de ses dix doigts, les vingt-six lettres de l'alphabet. Des mouvement souples activaient les veines bleuâtres de ses poings. Elles se tortillaient comme des lombrics dans une poêle à frire, s'agitaient comme dans la fête rose, luisante et silencieuse que se réservent les vers de cimetière à l'arrivée d'un convoi funèbre. La machine à écrire faisait un vacarme d'usine. Je me suis tu. Je l'ai observé un instant. Mon poignard gisait sur le plancher sale, à portée de la main, entre deux feuillets jaunes. Je me suis penché pour le prendre. Mes ongles d'orteils étaient drôlement longs. Le couteau fit du bon travail.

(Suite dans le prochain numéro)

Comme un refrain

Une souffleuse suce mon
sexe de neige
mon sexe de bonhomme
carnaval
que je
traîne et entraîne entre
mes jambes de corduroy
comme un refrain.

Patrice Desbiens

FESFO

A Timmins: La ruée vers le nord!

Ottawa, Ontario - C'est la sixième assemblée annuelle de la Fédération des élèves du secondaire franco-Ontarien. A cette occasion, le conseil d'administration formé de 10 représentants du secondaire des cinq régions clés de l'Ontario a élaboré pour ces trois journées d'activités, le concept suivant: "La ruée vers le nord"

Concrètement, la ruée vers le nord, c'est deux cents élèves du secondaire, délégués francophones, provenant d'une soixantaine d'écoles secondaires françaises et mixtes de l'Ontario qui se donnent rendez-vous à Timmins les 30 avril, 1er et 2 mai rpochains.

La ruée vers le nord, c'est un voyage intensif qui se déroulera dans un contexte différent mais évocateur: C'est une occasion en or pour discuter, échanger, apprendre et créer pour continuer de passer à l'action.

La ruée vers le nord, c'est pour permettre aux élèves du secondaire francophone de retrouver le nord, de retracer le filon, de faire éclater les idées et d'exploiter les mines d'or de ressources individuelles et collectives.

On vous rappelle, La ruée vers le nord, c'est les 30 avril, 1er et 2 mai prochains à Timmins en Ontario.

Pendant le congrès annuel, une douzaine d'ateliers qui comprennent des sujets aussi intéressants et variés que ceux mentionnés ci-bas.

- la constitution
- journalisme
- les droits des jeunes
- écriture créative
- techniques de scène et musique
- animation, divertissement, clownerie
- leadership
- post-secondaire
- condition féminine
- planification d'activités
- radio étudiante
- inter-- Franco-scolaire

Pour plus de renseignements, entrez en communications avec:

Guy-Marc Dumais (Coordonnateur du congrès)

ou

Luce St-Pierre (Directrice de Franco-Force)
45, rue Rideau, pièce 406
Ottawa, Ontario
K1N 6A0
(613) 232-8695

ou

(819) 770-3206

Un autre matin se cogne les orteils

Un autre matin se cogne les orteils
contre les frigidaires désespérés
de l'horizon.

Dans la chambre de bain
les robinets nous attendent
la morve au nez.

Le tube de dentifrice est
ouvert et ému
sur le bord du sink.

Patrice Desbiens



GRANDIR ENSEMBLE

Semaine de l'éducation de 1982
du 25 avril au 1er mai

Le thème «Grandir ensemble» a été choisi afin d'attirer notre attention sur l'éducation en tant que processus de croissance personnelle, rendu possible par l'interaction et le soutien mutuel. C'est en collaborant les uns avec les autres, en partageant nos expériences, en nous entraidant et en nous épaulant dans nos familles, nos communautés et notre pays que nous pouvons enrichir nos vies, grandir physiquement, intellectuellement et spirituellement et devenir des êtres plus complets.

La Semaine de l'éducation de 1982 nous fournit l'occasion de réfléchir à notre croissance passée, de chercher, pour l'avenir, des occasions de continuer à grandir ainsi que de reconnaître l'importance de «grandir ensemble».

L'emblème, où figurent deux adultes soutenant un enfant, symbolise les débuts de la croissance humaine. Afin de croître et de mûrir, chacun a besoin du soutien physique et moral et de la coopération de la famille et de la communauté.

L'ORCHIDÉE...

L'Orchidée malheureuse

Il était une fois, loin, bien loin d'ici, dans la forêt d'Eli, une orchidée malheureuse qui pleurait.

Elle pleurait tellement, qu'un jour Madame l'Abeille s'arrêta pour lui parler.

- Holà copine, mais qu'à tu donc à sangloter si fort?

- Ah Madame, c'est mon bourgeon qui m'ennuie. A chaque jour il m'alourdit et m'accable sans vouloir éclore.

Ainsi l'abeille, bonne et veillante dame, résolue de guérir la petite fleur, partit en discuter avec d'autres.

Elle parla au bouleau, à l'églantier et à l'orme qui entouraient la malheureuse. Tous collaborèrent à écarter leur feuillage, afin qu'un peu plus de lumière pénètre jusqu'au sol. Ensuite, l'abeille retourna voir l'orchidée.

- Alors copine, le bougeon s'allège-t-il maintenant?

La pauvre fleur poussa de tels hurlements que Madame s'empressa aussitôt d'y trouver un autre remède.

C'est alors qu'elle envoya la fillette de la famille rouge-gorge quérir Monsieur le Nuage. Sympatique, celui-ci arriva au plus vite, verser un peu d'eau du ciel. Et Madame l'Abeille revint questionner l'orchidée.

-"Rien, rien, ... toujours rien" gémit la malheureuse, sans remarquer le petit bout de vert près d'elle, qui, à peine sortit de terre, l'observait déjà.

Madame l'Abeille était à bout. Impatiente et fatiguée, elle confia ses derniers espoirs à Maitre le Ver. Maître était vieux et lent, mais il s'acharna. Et bientôt, toutes les racines de la fleur furent bien aérées, par un réseau de petits tunnels compliqués. Il était maintenant temps que Madame l'Abeille vint interroger la fleur.

Madame ne vit rien de différent, pas même le petit bout de vert avoisinant. Alors c'en était trop, ça dépassait les bornes et elle se fâcha.

- Petite sotte, petite ingrate, và! Nous t'avons tous donné! Tu ne manques de rien. De ta propre faute, de ta propre faute enfant, si ton bourgeon n'éclot pas!

Et à l'instant même où Madame l'Abeille s'apprêtait à partir, une petite voix se fit entendre.

- Vous perdez donc la foi?

Le silence se fit dans la forêt d'Eli. L'orchidée s'arrêta de pleurer. Et tous se rendirent compte du petit bout de vert, tout près de l'orchidée.

-"Comme tu me ressemble," articula cette dernière, "on dirait que..."

-"Oui" souffla le petit bout de vert, "je suis moi aussi une orchidée."

Dès lors le bourgeon s'allégea. Les deux fleurs devinrent de bonnes amis. Elles passèrent la nuit à veiller et à s'entre-communiquer un million de petites choses insignifiantes. Le lendemain matin, toute la forêt d'Eli était en branle. Pas un endroit existait, pas une minute ne s'écoulait sans qu'il y eut un roucoulement ou un gloussement de joie. Tout ceci, parce que, voyez-vous, le bourgeon de l'orchidée était maintenant éclos.

Raymonde Lafortune

Littérature 426

Nouveau recueil de folklore

Le professeur Jean-Pierre Pichette du Département de folklore de l'Université de Sudbury vient d'éditer un nouveau livre dans la collection *Memoires d'homme* qu'il dirige aux éditions Quinze de Montréal. Il s'agit de *C'était la plus jolie des filles*, répertoire des chansons d'Angélina Paridis-Fraser recueilli et présenté par Donald Deschênes.

"La parution d'un recueil consacré tout entier au répertoire de cette chanteuse traditionnelle," écrit le professeur Pichette en préface, "constitue vraiment une première dans l'édition de la chanson populaire d'ici, événement qui devrait ouvrir des perspectives intéressantes pour la recherche."

L'auteur, Donald Deschênes, a retenu pour la composition de ce chansonnier quatre-vingt-dix pièces sélectionnées parmi les cent soixante-cinq chansons qu'il a recueillies de madame Angélina Fraser, une informatrice remarquable résidant aujourd'hui à Cap-Chat en Gaspésie.

LA DERNIÈRE

C'est pour Thérèse et moi, notre dernier numéro. Nous l'envoyons comme une bouteille à la mer et avec un regret presque sincère.

Bien que les conceptions anthé reste à la disposition d'une prochaine équipe, il est peu probable que Réaction soit publié durant l'été. Si toutefois le contraire se produit, je serai le premier à m'en réjouir.

J'espère donc que dans un avenir rapproché une nouvelle équipe vera le jour

Amicalement

J.A. Blouin

Une poitrine en feu
(pour Malcolm Reid)

Le long de la rue
un homme écarte la foule
comme un noyé de vagues.
Il crit:
Tout s'éteint
Tout s'éteint.

Sa chemise de bûcheron
est ouverte et révèle
une poitrine en feu.

Patrice Desbiens

La revue REACTION est publiée grâce aux subventions de l'Association des étudiants francophones de l'Université Laurentienne.

Réaction est situé au:
C306B, Edifice des classes
Université Laurentienne
Sudbury, Ontario
P3E 2C6

A moins d'avis contraire, la date de tombée se veut le premier de chaque mois durant la période scolaire universitaire ainsi que le premier juin et le premier août pour la période des vacances.

Il vous est possible de recevoir des numéros de Réaction sur demande.

Rédacteur en chef	*vacant*
Aide à la rédaction	*Sylvie Y. Landry*
	Francine Bertrand
Secrétaire/trésorière	*Thérèse Duval*
Montage	*conception Anthé*

Merci à nos collaborateurs:

Raymond Quatorze, Patrice Desbiens, Raymonde Lafortune, Pierre Lemelin, Jacques-André Blouin,

